

Antonia s'était penchée pour remasser le bouquet. Elle le baisa et l'appuya sur son cœur.

— Antonia, c'est vous qui m'outragez, dit le mari voulant revenir sur ses pas.

— Monsieur, je vous défends de prononcer mon nom.

Antonia prit sur sa cheminée un petit poignard espagnol qui lui servait de couteau à couper les livres.

Elle eut un sourire d'action de grâce comme si elle eût trouvé une arme de salut.

— Monsieur, ne faites pas un pas ou je me frappe.

— C'est cela, dit M. d'Yves, avec les femmes, avec vous surtout, on est toujours dans une maison de fous. Adieu, madame; je vous laisse en compagnie de votre poignard et de votre bouquet.

La pauvre Antonia se demanda sérieusement si elle ne redevenait pas folle. Elle eût peur et poussa un cri. Mais ni Violette, ni Eva, ni Bérangère ne vinrent pour la consoler.

— Seule! dit-elle. Seule et folle!

VI

La mort d'Antonia.

Une demie heure après M. d'Yves était chez madame Marquette.

Elle le reçut à son petit lever dans le demi-jour cher aux femmes mûres.

— Bonjour, baron, mes amours. Je ne suis pas encore éveillée, ne faites pas attention si je dis des sottises. Ce n'est pas étonnant, car votre ennemi M. de Sarmates sort d'ici.

— Si matin! Il a donc oublié de rentrer chez lui hier?

— Voyons, pas de cancons. Et vous? quand oublierez-vous de rentrer chez vous?

— Je crois que cela ne tardera pas, car j'ai

mené ma femme hier au bal et aujourd'hui elle a un amoureux.

Madame Marquette secoua ses cheveux épars.

— C'est à moi que vous parlez ainsi ? Écoutez, mon cher baron, vous pouvez me dire qu'on a établi un télégraphe de Paris à la lune, que deux étoiles se sont décrochées pour faire des pendants d'oreilles à mademoiselle Léonide Leblanc, que votre amour m'a refait une virginité, je vous croirai. Mais je ne croirai jamais, même si je le voyais, qu'Antonia a un amoureux. S'il y a un ange au monde c'est bien celui-là. Je vous avouerai même que je ne l'aime que par l'amour des contrastes. Quand je vais passer une heure avec elle, c'est pour lui prendre quelques fils de la Vierge qui voltigent autour d'elle.

Le baron prit un air sceptique :

— Vous voilà toutes avec vos phrases. Antonia veut cacher son jeu mieux que toutes les autres, mais il n'y a pas de secret pour moi.

— Oui, je vous connais, vous avez la prétention d'être de la famille de La Rochefoucauld.

Vous croyez pénétrer les femmes, mais la première venue se moquerait de vous.

— Je vous dis qu'Antonia a un amoureux, si ce n'est un amant. Ce matin elle a reçu un bouquet.

Madame Marquette changea de physionomie.

— Qui vous l'a dit ?

— Je l'ai vu. Bien mieux, elle l'a caché dans son lit quand je suis entré chez elle.

— C'est impossible !

— Vous savez bien que ce mot impossible est rayé par l'amour. Que dites-vous de cette outrecuidance du marquis de *** d'envoyer un bouquet à ma femme ? C'est me braver jusque chez moi.

— Ah ! c'est le marquis ; une fine lame ! je la connais ! Prenez garde à vous.

— Je n'ai pas peur.

— Qui vous dit que c'est le marquis ?

— Cette nuit il a valsé trois fois avec Antonia.

— En effet, c'est sa manière avant d'envoyer des bouquets. Il ferait la fortune d'Isabelle si elle n'était pas faite.

Madame Marquette regarda sérieusement M. d'Yves.

— Vous n'êtes pas mal bête comme cela, mon ami. Vous imaginez-vous donc qu'un bouquet va changer le sort des nations et mettre le feu aux quatre coins du monde ?

— Ma chère amie, vous allez être édifiée par un seul mot ; j'ai jeté le bouquet aux pieds d'Antonia : elle l'a saisi et elle l'a baisé.

— Antonia n'a pas fait cela.

— Je vous dis qu'elle a appuyé, toute frémissante, le bouquet sur ses lèvres.

Le baron, quoiqu'il eût l'habitude de tout dire à sa Virginie, eut trop honte de lui pour avouer qu'il avait souffleté sa femme avec les roses-thé.

— Eh bien ! reprit madame Marquette, je vous dirai le mot de cette énigme, car pour moi c'est encore une énigme. J'irai voir Antonia à quatre heures.

Mais, quand elle se présenta, Antonia ne voulut plus la recevoir. Elle ne doutait pas qu'elle n'eût été la maîtresse de son mari. Dans l'horrible chagrin qui l'exaltait, elle jura qu'elle ne reverrait plus cette femme.

— Eh bien ! demanda le lendemain le baron à Virginie.

— Mauvais augure, mon cher ; elle me ferme sa porte, c'est qu'elle a peur que je découvre son secret si je la vois face à face.

— Sa porte, je vais l'ouvrir, moi !

A la première entrevue avec sa femme, le mari fut d'une brutalité — toute maritale. Il l'accusa, elle ne se défendit point.

Antonia avait déjà dépassé la première station du martyre. Ce que son mari lui fit souffrir, on le dirait mal. Vingt fois, en quelques jours, il força sa porte et la tortura par cette éternelle question :

— Qui vous a donné ce bouquet ?

Et vingt fois elle lui répondit par un silence dédaigneux.

Elle était retombée malade. Cette inquisition brutale ce fut la mort. Le délire reprit son âme, elle s'imagina qu'elle était encore dans une maison de fous. Ce qu'il y eut de plus affreux pour elle, c'est qu'elle appela tour à tour la chanoinesse et Bérangère, qui ne vinrent pas : toutes les deux étaient loin de Paris.

Elle écrivit ces quelques mots à Violette :

« Vous êtes mon ange gardien, je n'ai plus que vous au monde. Sauvez-moi de cet homme qui me tue. Pourquoi me suis-je mariée ! J'étais trop fière et trop libre pour subir le joug. J'ai une maison à moi, et des robes, et des diamants, et des chevaux ! Mais qui me rendra la clef des champs pour courir à pied avec ma petite jupe de laine rouge. Je souffre ! je souffre ! Si j'ai la force j'irai me réfugier dans vos bras. »

Cette lettre vint trouver Violette au château de Pernand. Elle éprouva un vif chagrin. Elle écrivit à madame de La Chanterie pour lui demander si la pauvre enfant redevenait folle, ou si vraiment elle était déjà malheureuse dans le mariage.

La chanoinesse était en voyage. Ce fut par un journal que Violette apprit le dénouement de l'horrible histoire d'Antonia. Voici la nouvelle à la main du *Sport* :

La semaine passée vous avez vu au Bois, dans un coupé jaune, une jeune femme qui était la beauté, le charme et l'esprit en personne, c'était une Italienne qui chantait comme la Patti. On l'avait surnommée Cen-

drillon tant elle aimait le feu. La mort a couché cette jeune femme dans le tombeau. Ça été un coup de foudre ; ses meilleures amies même la pleurent à vraies larmes. Je suis allé hier au Bois : hélas ! tout était à sa place, les femmes du meilleur monde et les femmes du plus mauvais ; on faisait la roue comme de coutume, les sourires devançaient les sourires ; rien n'était changé à cette fête de tous les jours : il n'y avait qu'une femme de moins !

Voulez-vous savoir l'histoire de cette femme ? Elle est morte d'une insulte de son mari. Combien de femmes sacrifiées ! pauvres violettes qui n'ont pu se défendre d'un pied brutal. Cette charmante Cendrillon, qui avait le tort d'être trop romanesque et trop délicate, ne s'imaginait pas qu'un baron n'est pas un gentilhomme, ou plutôt qu'un gentilhomme n'est pas un homme. On venait de lui apporter un bouquet de roses-thé. Son mari rentre sans être attendu ; elle cache le bouquet, mais un miroir la trahit dans cette action toute simple. Pris par la fureur, comme tous les jaloux sans amour, il va droit au bouquet et en soufflette sa femme.

— Madame, je veux savoir d'où viennent ces fleurs.

— Monsieur, je ne vous répondrai pas.

La pauvre femme avait ressaisi le bouquet et le baisait en l'arrosant de larmes.

Le baron lui prend la main et la secoue comme un prunier.

— Madame, je sais tout.

Elle continue à pleurer, c'est toute sa réponse.

Le baron sort. Quand il rentre, il ne parle à sa femme que pour lui parler du bouquet. Elle espère le ramener. Elle essaye un sourire à travers ses pleurs, mais il ne veut ni du sourire ni des larmes.

— Madame, il y a abîme entre nous.

La jeune femme est trop fière pour s'humilier. L'amour qu'elle avait pour son mari n'est plus qu'une arme aiguë qui lui déchire le cœur. Elle pâlit, elle se penche, elle s'étirole sous le chagrin. Et pas une confidente ! Un mauvais vent a passé sur elle. Un soir elle se couche, elle ne se relèvera plus. Le mari a beau la voir dans son lit de mort, il dit qu'il ne croit pas à toutes ses simagrées. Vient l'abbé Deguerry. Pourquoi sort-il en pleurant ? Pourquoi paraît-elle si heureuse ? C'est qu'elle lui a tout dit, c'est qu'il lui a ouvert les bras de Dieu.

Sa mort a été toute chrétienne, elle a recommandé que son dernier lit, le lit du tombeau, fut en satin blanc tout rempli de violettes.

On l'a ensevelie avec un crucifix dans les mains, un beau crucifix d'argent, qui lui venait d'une duchesse italienne.

Elle a fait son testament en quelques mots :

« Je donne tout ce que j'ai à mon frère, si on le retrouve, ou aux pauvres de Paris s'il ne revient pas.

« Je donne mes bijoux à mademoiselle Violette de Paris, à madame de La Chanterie et à madame Monjoyeux. »

L'abbé Deguerry aurait bien voulu convaincre le baron, mais le baron est un libre penseur qui dit que les chiens et les chevaux ont une âme comme sa femme. Le baron est de la Société protectrice des animaux, mais il bat ses gens, mais il a toutes les cruautés pour ceux qui vivent autour de lui.

Enfin, ce long martyre a fini, la jeune femme est morte hier.

D'où vient qu'à son tour le baron pleure aujourd'hui ? C'est que pour la première fois de sa vie, il a reçu au cœur une blessure mortelle.

On disait pourtant qu'il n'avait pas de cœur.

Cette blessure, c'est un petit billet de sa femme écrit à sa dernière heure, où elle lui dit que ce bouquet ne lui a pas été donné par un amant (la pauvre femme qui était la vertu même), mais qu'elle l'avait acheté pour la fête d'une de ses amies. C'était un bouquet de cinquante francs : si elle l'avait caché c'est parce qu'elle avait peur de l'avarice de son mari.

On assure que le mari, aujourd'hui fou furieux, a été conduit dans une maison de santé.

Le journal ne donnait pas ce billet qui était le secret de la jeune femme, et qui souffletait le baron plus violemment qu'il n'avait souffleté la pauvre créature.

Madame de La Chanterie a pu le lire et en envoyer cette copie à Violette :

Monsieur,

Maintenant que je suis morte, je daigne vous dire la vérité. Le bouquet de roses-thé avec lequel vous m'avez souffletée était destiné à Violette pour le jour de sa fête. Si je l'ai caché à votre approche, c'est que je vous savais avare pour moi. J'ai toujours gardé ce bouquet aujourd'hui flétri; ne le refusez pas à ma tombe.

ANTONIA.

Violette pleura beaucoup. C'était donc pour elle que cette pauvre Antonia était morte !

Elle commença à croire qu'elle aussi, comme le duc de Parisis, portait malheur à tous ceux qui l'aimaient.

Elle ouvrit un album de photographies et y baisa presque du même baiser la duchesse de Montefalcone et Antonia.

— Pourquoi ne suis-je pas morte aussi, dit-elle, puisque tous ceux que j'aimais sont déjà partis ?

Son chagrin fut encore plus profond, quand elle lut ces quelques lignes dans une lettre où

madame de La Chanterie lui racontait les funérailles d'Antonia et la folie de son mari :

Pauvre Antonia, elle avait toutes les délicatesses du cœur; elle savait que vous adoriez les roses-thé, mais que vous ne pouviez plus les voir depuis que Geneviève avait failli y trouver le poison! Eh bien! pour votre fête, elle voulait vous envoyer les plus belles roses-thé du monde, pour vous réconcilier avec ces fleurs-là.

— Oui « pauvre Antonia ! » dit Violette.